

Histoire de Montigny du moyen-âge à 1945

D'après un document retrouvé en Mairie (auteur inconnu)

Situation de Montigny-Le-Chartif

Petite commune de 700 habitants en Eure et Loir, située sur la Thironne (qui prend sa source à Thiron, à 12 kilomètres du pays, lui-même à 32 kilomètres au SW de Chartres, à 7 kilomètres d'Illiers et à 8 kilomètres de Brou). La Thironne se jette dans le Loir.



Le pays : son aspect

Il comprend le bourg qui groupe les commerces et le gros du village, puis s'étend par ses fermes et ses moulins. Comme curiosités, il offre son château et son église.

C'est le type percheron : de nombreux prés et champs, des pommiers (pommes à cidre et à couteau), pâturages : les vaches et les moutons vont au champ l'été; des champs de blé, d'avoine, d'orge, de seigle, de lin prouvent que la Beauce n'est pas loin.

Montigny est presque sur la limite de la Beauce et du Perche, mais il est cependant très percheron.

Le pays est boisé ; l'étendue des bois est telle qu'elle mérite presque le nom de forêt. C'était autrefois la propriété d'une marquise et maintenant le bois a été morcelé. Le chêne prime mais on y trouve aussi le bouleau, le charme.

Les carrières de sable et de pierre (pierre salpêtrée pour les routes mais mauvaise pierre de construction parce que trop humide).

Une partie un peu élevée du pays sur laquelle on découvre et domine tout Montigny s'appelle la Haute Bourgogne.

Elle est située près de l'église et était autrefois le centre du pays qui s'est déplacé en faveur des grandes routes depuis l'essor économique. Cette Haute Bourgogne est maintenant recouverte par les prés et le bois ; les seuls témoins en sont de vieilles fondations, vestiges des maisons qu'un incendie a détruit.

Le château n'est château que de nom et a plutôt le caractère d'une grosse maison bourgeoise qui tient toute sa valeur de ses dépendances étendues et très attrayantes, prés et bois, petite île, passerelle....



L'église n'a rien de pittoresque. Elle est très simple, au milieu d'un cimetière bien entretenu. Le monument aux morts est en face à l'entrée de l'église adossé à une grosse croix de bois vermoulue qui doit être restaurée cette année. Elle explique, par sa situation, à l'orée du bois, sur la Haute Bourgogne, au bout du pays, que celui-ci s'est déplacé. Les écoles sont dans le bourg, spacieuses, bien aérées. L'école des garçons et la mairie sont situées sur la route de Nogent ; l'école des filles sur la route d'Illiers. Les écoliers sont nombreux, à cause des petits hameaux voisins, environ une centaine répartis sur les deux écoles.



Les activités du pays.

Les villageois sont :

- *fermiers*
- *commerçants ou artisans : cafetier, coiffeur, cordonnier, hôtelier, épicier, menuisier, mécanicien, maréchal, boucher, forgeron. Souvent plusieurs artisans sont groupés dans une seule maison (ex : cafetier, épicier, coiffeur, cordonnier).*
- *ouvriers à la tâche : bucherons, carriers.*

Plusieurs femmes du pays font profession de laveuses. Le lavoir municipal situé près du pont de pierres était couvert de chaume ; il vient d'être recouvert de tôles, ce qui perd tout son charme.

En général, le pays est pauvre, il n'y a que quelques rentiers.



Les distractions du pays : *Le villageois aime la chasse et la pêche. Il y a même beaucoup de braconniers que les gardes ne défont pas toujours.*

Le dimanche matin, le paysan va chez le coiffeur, en profite pour faire sa partie de cartes ou de billard en attendant son tour et l'après-midi, il revient volontiers jouer à la belotte, à la manille, au truc, au piquet. Le soir, jeunes gens et jeunes filles se rassemblent pour aller au bal des environs, quand il n'y en a pas au pays même.

En général, les villageois sont peu sportifs. Quelques tentatives d'organisation de football ont échoué par manque d'adhérents. Ils préfèrent se promener dans les bois mais ne font guère de grandes promenades.

Les plaisirs qui priment sont ceux de la table. Le Percheron aime la bonne chaire et les bons crus. On fait des gaufres le dimanche soir, on invite quelques voisins et chacun chante sa petite chanson.

Mentalité du villageois.

Très accueillant en général. Les Parisiens sont bien reçus et viennent passer leurs vacances l'été. Ils louent une maison, quelques pièces dans une ferme ou une maison particulière.

Le villageois aime offrir : Il est fier de son cidre : le cidre commun dans une cruche de grès et le cidre bouché. Il est fier aussi de sa « berluche », eau de vie tirée du marc de cidre. Il aime offrir et il aime boire. Le « nez rouge » du Percheron est bien connu. L'alcoolisme fait des ravages. On trouve à Montigny des tares héréditaires chez quelques anormaux atteints de maladies nerveuses, de mutisme, d'innocence ...

Le paysan est obligeant : il aime rendre service, les fermiers se prêtent volontiers leurs outils agricoles et s'entraident. Il est aussi sédentaire, on est fermier de père en fils, boucher de père en fils...

Le villageois est jaloux de ses chasses et de ses terres.

Les femmes sont bavardes, enquêteuses, médisantes (les bavardages du lavoir municipal sont bien connus) mais elles ont bon cœur.

Il règne un esprit de famille du pays. Chacun est connu de tous.

La fréquentation scolaire :

L'assiduité est régulière mais irrégulière les jours de marché et à la saison des travaux.

Les jours de marché sont le mercredi à Brou, le vendredi à Illiers et le samedi à Chartres ; mais le marché de Brou prime au pays, parce que c'est aussi le plus fort en fait de légumes, de fruits, volailles, veaux... et aussi camelots.

Ces jours là, les grands restent à la maison pour garder les petits pendant que les parents sont au marché et ces absences se reproduisent à la saison des travaux agricoles : fenaison, moisson, pour mener les bêtes aux champs....

Les écoliers aident leurs parents : la petite fille aux travaux du ménage, le petit garçon s'occupe des animaux.

Le costume villageois

Il tend à disparaître, mais on le rencontre encore chez les vieillards parfois.

Les sabots faits au pays souvent chaussent hommes et femmes.

Pour l'homme, il porte un pantalon de velours brun côtelé, un gilet noir, une casquette, des guêtres de cuir et des brodequins.

Pour la femme : le tablier bleu foncé à fines rayures blanches, serré à la taille, avec des fronces, le bonnet blanc non ouvragé et la frileuse de laine noire font les frais de son costume.



L'intérieur villageois

Le plus pittoresque est celui d'une petite ferme. La grille de bois sert de porte d'entrée dans la cour, le fumier reste près de la maison, puis la grange, l'écurie, l'étable, la porcherie, le poulailler, le clapier contournent la cour, dans des bâtiments différents.

La maison est close par une porte à deux battants (la porte du haut vitrée ou non, et la porte du bas). Les fenêtres sont petites, garnies de pots de fleurs sur les rebords :

géraniums, fuchsias, plantes grasses, impatiences....

Une pièce commune : la « maison », où l'on se tient toujours, a pour mobilier :

- le lit, dans l'alcôve, avec des rideaux fleuris (ceci tend à disparaître)
- le poêle pour la cuisine et le chauffage
- une table de bois blanc et des bancs qui se glissent sous la table en dehors des repas
- le dressoir orné de vieilles assiettes de faïence
- la huche à pain où l'on garde aussi les aliments

Les fromages sèchent sur des tablettes de bois fixées aux poutres.

La chambre est la deuxième pièce, avec lits et commode encombrée de photos des grands-parents, des soldats, des mariages, et la couronne de mariée avec fleur d'oranger est conservée précieusement exposée sous un globe de verre placé au milieu du meuble.

L'intérieur villageois est plus rudimentaire et des moins hygiénique.

Dans beaucoup de fermes isolées, il n'y a pas d'électricité, la lampe à pétrole est suspendue au dessus de la table et accrochée à une poutre.



Le problème de l'eau n'est pas encore résolu, à cause de la guerre, faute de matériaux. Le puits est fait, mais il reste les canalisations à réaliser.

Actuellement, on puise l'eau à la rivière, pour la cuisine, on va chercher l'eau dans des sources que possèdent quelques maisons privilégiées et à la pompe municipale.

Dans la terre d'argile, on a du creuser profondément pour trouver une source d'eau potable capable d'alimenter tout le pays.

Le parler villageois

Il n'y a pas de patois mais un français déformé

- seau = siau, eau = iau et toutes les terminaisons en « AU, EAU se font en IAU
- quérir = crir
- Tendance aussi à mettre au féminin en déformant : banc = bancelle
- Tendance à abrégé, réduire et même ne pas prononcer les dernières syllabes : cidre = cid
- les mots comme notre et votre donnent nout et vout.

Le villageois aime son pays

Le peuplement : 700 habitants et assez de vieillards au dessus de 70 ans.

Une lingère cousant à la main et sans lunettes d'une façon parfaite est morte en 1944 à 96 ans. Actuellement, une femme très valide à 90 ans.

Le respect des morts : les villageois ont un respect très profond pour leurs morts : les tombes souvent bordées de maçonnerie et sablées sont bien entretenues et fleuries. Des messes sont célébrées à l'intention de leurs anniversaires, de leurs fêtes.....

Les fêtes de l'église

Ce sont les plus grandes fêtes du pays. Le curé du pays, malgré son âge, puisqu'il a 76 ans, est très actif. Il groupe la jeunesse et lui crée des loisirs. Il a fait des concerts pour les prisonniers pendant la guerre où les jeunes ont joué des scénettes comiques et même des drames, tel « le coffret » pathétique très aimé de l'auditoire qui affectionne cependant le gros comique qu'incarne très bien un vrai percheron, le bourrelier du pays. Le fruit de ces concerts a apporté un puissant secours aux prisonniers du pays.

Les villageois sont, en général, croyants mais peu pratiquants. Ils vont à l'Eglise aux grandes fêtes : Noël, Pâques, Rameaux, Toussaint, jour des morts, premières communions et assistent aux obsèques de leur concitoyens en grand nombre.

Ils aiment « recommander » les enfants, les malades (confiés à des Saints) et faire pour ces intentions des pèlerinages dans les villages voisins.

En conclusion, Montigny n'offre aucune curiosité historique, mais par son repos absolu, son charme l'été, son cadre vert et son calme serein, il est tout de suite très sympathique.

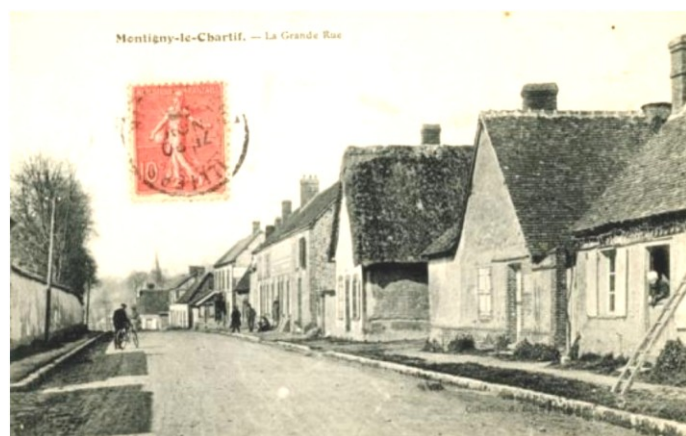
Les routes

Une route départementale, celle de Chartres à Nogent, c'est l'artère vitale du pays et c'est là que se sont groupés les commerçants.

Autres routes principales : Celle d'Illiers qui bifurque en donnant naissance à la route de Nogent et la route de Frazé qui, elle-même, donne naissance à la route de Brou.

Les routes sont bien entretenues, goudronnées, empierrées et coupées de nombreux chemins vicinaux reliant les fermes isolées au bourg.

Sur la route de Frazé est le vieux pont de pierres de la Thironne.



La Thironne n'est pas navigable, parce que trop peu profonde, poissonneuse par endroits. On y pêche l'écrevisse, le vairon, le goujon, les ablettes, le gardon, la perche, la tanche et la truite saumonée dont la rivière est peuplée.



Les activités et métiers existant à Montigny
(vers 1930 et un peu avant)

- | | |
|--|---|
| <ul style="list-style-type: none"> - un curé et deux instituteurs - des cultivateurs (nombreuses petites fermes) - un maréchal - un forgeron - un menuisier - un maçon - un sabotier - un cordonnier et fabricant de chaussures - un entrepreneur de battage - deux entrepreneurs de carrière (tirer des pierres) - des bucherons, scieurs de long, fendeur de lattes - un charbonnier | <ul style="list-style-type: none"> - deux gardes chasse - un garde champêtre et un tambour (annonceur public) - trois laveuses - un ramasseur de lait - deux fabricants d'eau de vie - un tailleur - un boulanger - un boucher-charcutier - trois épiciers - cinq cafés dont un débit de tabac. |
|--|---|



Montigny-Le-Chartif a porté des noms différents au cours des siècles.

On l'appelait « Montigniacum Captivum » vers 1250, « Montigné » en 1395, « Montigny le Chétif » en 1466 Montigny en 1551. Son nom était « Saint Pierre de Montigny le Chartif » en 1736.

C'est une commune assez vaste de 2550 hectares aux confins de la Beauce et du Perche. Son territoire qui forme une bande de 10 kilomètres sur 2 kilomètres environ est traversé d'ouest en est par la petite rivière de la Thironne.

La population qui était au recensement de 1936 de 732 habitants diminue depuis 1843 date à laquelle elle atteignit son maximum.

<i>Années</i>	<i>Population</i>
1833	1219
1843	1308
1861	1243
1871	1070
1881	984
1891	913
1901	841
1911	816
1921	751
1931	731
1936	732

Cette diminution sérieuse du nombre d'habitants est sans doute due à des départs de familles vers les villes mais elle est due aussi au grand nombre de décès enregistrés de 1840 à 1900. On comptait alors plus de décès que de naissances et beaucoup d'enfants mouraient avant d'avoir atteint l'âge d'un an.

<i>Années</i>	<i>Naissances</i>	<i>Décès</i>	<i>Décès d'enfants de moins d'un an.</i>
1854	24	51	26
1864	37	51	29
1869	28	33	21
1871	25	29	13
1875	28	29	18

Il y a actuellement une amélioration certaine. Les naissances sont plus nombreuses que les décès, il ne meurt presque plus d'enfants de moins d'un an.

<i>Années</i>	<i>Naissances</i>	<i>Décès</i>	<i>Décès d'enfants de moins d'un an</i>
1934	19	9	
1935	14	5	
1936	15	11	3
1937	16	7	1
1938	12	11	
1939	14	9	

En résumé, au cours de ces 6 dernières années, il a été enregistré 4 décès de tout jeunes enfants sur un total de 52 décès alors qu'on en comptait 26 sur 51 en 1854 et 29 sur 51 en 1864. Il est probable que beaucoup de bébés mouraient par manque d'hygiène, faute de soins ou étaient victimes d'épidémies (variole, diphtérie) qu'aucun vaccin ne venait enrayer. Le grand nombre de décès de jeunes enfants, les départs de familles rurales vers la ville amenaient inévitablement une diminution du total de la population.

En même temps, certains métiers disparaissaient complètement, d'autres n'étaient plus exercés que par quelques personnes. Un examen du tableau, ci-dessous, en rend compte.

<i>Métiers</i>	<i>En 1848</i>	<i>En 1944</i>
Aubergistes	5	1
Meuniers	15	2
Tisserands	16	-
Tailleurs	5	-
Teinturiers	1	-
Bourreliers	4	1
Fendeurs de lattes	6	-
Tonneliers	5	-
Sabotiers	3	1
Charrons	3	1
Menuisiers	3	1
Forgerons	3	1
Serruriers	1	-
Charbonniers	2	-
voituriers	6	-

Le tableau a été fait en utilisant la liste des électeurs dressée en 1848 pour l'élection de Louis Napoléon Bonaparte à la présidence de la République et avec la liste des électeurs de 1939.

Il y a moins d'auberges où « on loge à pied et à cheval » comme l'indique encore une enseigne dans le bourg. Les trains, les autos permettent des déplacements plus longs et plus rapides, aussi les voyageurs ne font plus escale que dans les grandes villes.

Le nombre de meuniers a considérablement diminué ; deux moulins seulement fonctionnent aujourd'hui, et encore, se contentent ils de moudre l'orge. Autrefois, le cultivateur portait son blé au moulin voisin qui lui fournissait de la farine. Six hameaux portent le nom d'un moulin qui fonctionnait à cette époque : Le Moulin Ronce, Le Moulin de l'Etang, Le Moulin Foulon, Le Moulin de Payeau, Le Moulin Toucheron et le Moulin du Parc.

Le paysan cuisait lui-même son pain. En 1878, on comptait 230 fours dans la commune, à peu près un dans chaque maison. Aujourd'hui, beaucoup de ces fours sont en ruine, les autres sont inutilisés.

Plus de tisserand, seuls les noms de quelques hameaux rappellent peut-être ces artisans : Au Gué Chènevotte, n'allait-on pas rouer le chanvre récolté dans les jardins et n'y abandonnait-on pas le chènevotte après avoir obtenu la filasse ?

Au moulin Foulon, ne foulait on pas la laine, le drap, en utilisant peut-être l'argile grise de la rivière ?

Les fendeurs de lattes, les tonneliers, les sabotiers (sauf un) n'existent plus. La machine les remplace. Les chemins de fer et les camions ont amené la disparition des voituriers.

A part quelques commerçants, des artisans, des bucherons, des carriers, la population locale ne comprend que des agriculteurs.

Le territoire de la commune comprend en majeure partie des terres labourables, mais on y trouve une étendue importante de bois et de pré.

Année	Terre labourable	bois	Pré	
1944	1400 ha	740 ha	175 ha	25 ha
1881	1240 ha	850 ha	200 ha	300 ha

Alors que les bois n'appartiennent qu'à 3 propriétaires, les terres labourables sont exploitées par 80 cultivateurs (propriétaires, exploitants ou fermiers).

Il n'y a que peu de grandes fermes :

- 3 de 80 hectares
- 6 de 40 à 80 hectares
- 8 de 20 à 40 hectares
- 30 de 10 à 20 hectares
- 33 de moins de 10 hectares

Ces exploitations sont disséminées à travers la commune qui comprend 56 hameaux ou fermes isolées. Certaines fermes sont à 7 kilomètres du bourg.

On s'y rend par des chemins en mauvais état et très boueux en hiver.

Les bâtiments sont très anciens avec des murs en pisé ou torches. Les toitures de tuiles et d'ardoises l'emportent légèrement sur le chaume.

Aucune ferme n'est installée de façon moderne ; beaucoup n'ont pas l'électricité. L'extension du réseau électrique est gênée par la dispersion des habitations ; 160 ménages sur 210 seulement sont électrifiés.

Une trentaine de puits peu profonds, puits particuliers le plus souvent, fournissent l'eau potable aux habitants qui attendent avec impatience la réalisation d'un projet d'adduction d'eau.

Les cultures ont peu varié. On récolte le blé, l'avoine, l'orge, le seigle. On cultive les prairies artificielles (peu de luzerne), les betteraves fourragères et les pommes de terre. Cette dernière s'est peu développée sauf depuis la guerre.

Le méteil (mélange de froment et de seigle) a disparu complètement. Il en est de même pour le chanvre. Le lin produisait 1200 kg de filasse et 8 hl de graines en 1882. Il ne fut plus cultivé, il couvre aujourd'hui quelques hectares du sol de la commune. Le colza fournissait 10 quintaux de graines, il y a 60 ans (l'huile de colza servait à l'éclairage). On délaissa cette culture peu rémunératrice. Aujourd'hui, à cause de la guerre, Montigny le Chartif doit ensemençer des oléagineux pour satisfaire à une imposition de quintaux de graines. Ces cultures disparaîtront sûrement lorsque les oléagineux africains (olives – arachides) pourront à nouveau nous parvenir.

Culture des céréales :

- En 1881 : 230 ha de blé
- 240 ha d'avoine
- 75 ha d'orge
- 53 ha de seigle
- 60 ha de méteil

L'assolement pratiqué est triennal :

- 1 : blé
- 2 : céréales de printemps : avoine orge
- 3 : plantes sarclées trèfle

L'outillage agricole de plus en plus nombreux se perfectionne sans cesse.

En 1860, on comptait 50 charrues, 1 houe à cheval et 1 râteau faneur.

C'était bien peu. Quel progrès aujourd'hui ! On trouve dans toutes les fermes brabants simples ou doubles, extirpateurs, bineuses, semoirs à engrais, semoirs à la volée, en rayons, herbières, râteaux faneurs, javeleuses, moissonneuses lieuses et même un tracteur dans deux exploitations.

Le travail est fait plus rapidement, avec moins de mal et, aussi, moins d'ouvriers.



On ne voit plus venir des équipes de faucheurs et de moissonneurs. La population locale ou des environs suffit. Pour les binages et la moisson, les cultivateurs ne font pas appel à la main d'œuvre saisonnière venant de Belgique ou de Bretagne.

La proximité du Perche fait de Montigny une commune où l'élevage est assez important.

Tableau du cheptel

Années	Chevaux	ânes	bovins	ovins	porcins	caprins
1835	114		260	3000		
1881	110	25	401	1700	78	4
1941	107	2	514	1781	52	8

L'élevage constitue une ressource importante pour la localité. Le lait est ramassé par la « Laiterie Parisienne ». Les veaux étaient vendus (avant la guerre) au marché de Brou, pour La Villette.

Beurre, œufs, volailles étaient vendus aux marchés de Brou et d'Illiers où les gens se rendaient par leurs propres moyens (bicyclettes, autos, voitures) ou en empruntant les cars de passage.

L'agriculture n'est pas la seule occupation locale. Quelques carriers extraient du sable ou du silex.

Une partie des habitants travaille chaque année à l'exploitation d'une quarantaine d'hectares de bois (chauffage, charpente).

Autrefois, on en faisait du cerceau (sorte de lien pour attacher les fagots de petites branches), du charbon, de l'écorce de chêne servant au tannage des peaux.

Les bois, assez giboyeux, abritent toujours faisans, ramiers, renards, blaireaux, chevreuil, lapins et sangliers.

Mais les chasseurs ne doivent plus avoir l'espoir d'y rencontrer des loups, alors qu'une statistique de 1841 les signalait comme gibier local.

Les chasseurs de l'époque devaient être heureux, il n'y avait pas de « temps particulier pour la chasse ».

Ils devaient être heureux aussi de pouvoir tirer sarcelles, canards, mouettes autour des étangs de Ricourt et de la Boussardière (aujourd'hui asséchés) et autour de l'étang du Parc.

Les plaisirs ont maintenant disparu, en même temps que disparaissaient des lacunes sérieuses pour la population.

En 1885, le service de la poste ne se faisait que tous les deux jours. Toutefois, « le piéton était exact », mais on désirait « que le service fût quotidien ». Le courrier d'alors était peu abondant ; trois journaux étaient lus dans la commune : Le bon sens, le glaneur et le sens commun.

Actuellement, deux facteurs assurent le service : lettres et journaux remplissent leurs sacs.

Il y a cent ans, une seule école existait à Montigny, école tout à fait dénuée de mobilier, dirigée par un maître qui recevait 200 francs par an qui tirait de sa profession des ressources suffisantes, mais en cumulant les fonctions de « greffier » et d'instituteur.

80 élèves sur au moins 200 en âge scolaire étaient inscrits à l'école et la fréquentaient en hiver, alors que 40 seulement s'y rendaient en été.

Ce manque d'assiduité provenait, écrit le maître de l'époque, en partie de l'insouciance des parents et de ce qu'ils préférèrent faire travailler leurs enfants.

Aussi, on comptait à peine 150 personnes sur 1200 habitants sachant lire et écrire.

Bien peu d'actes d'état civil étaient signés par les déclarants et les témoins.

Nos écoles, sans être bien belles, sont tout de même pourvues d'un matériel confortable et, pour une population de 732 habitants, 125 élèves fréquentent les écoles publiques.

En somme, les améliorations sont certaines, tant pour les conditions de vie que pour les ressources. Et si Montigny mérite encore d'être appelé le Chétif à cause de son sol ingrat, sa pauvreté a diminué.

Il reste bien quelques indigents, mais on n'en recensait pas 100 comme en 1835, époque où l'on comptait aussi 50 mendiants, infirmes ou invalides auxquels venaient se joindre des mendiants des communes voisines qu'on ne repoussait pas.

Montigny s'est donc heureusement transformé ; les habitants vivent mieux et le village est assez agréable pour attirer quelques citadins qui viennent l'été y chercher un peu d'ombre et de tranquillité.

MONTIGNY-le-CHARTIF — La Sablière et l'Eglise

